

PHOTOS

pp. 110 et 120-129 : *D'une chute d'ange*, Festival d'Avignon, IN, 2016. © Nicolas Bruan (lumière Matthieu Ferry).

pp. 112, 116 (haut), 117 : *D'une tentation de Saint-Antoine*, Atelier, 2014. © Marie Marfaing.

pp. 113-115, 116 (bas) : *D'une tentation de Saint-Antoine*, CCAM, Scène nationale de Vandoeuvre-lès-Nancy, 2014.

© Marie Marfaing (lumière Matthieu Ferry).

pp. 118, 119 (bas) : © Bruno Laprade Atelier

p. 119 (haut) : *Les Habitants du bois*, La Revue Eclair, Théâtre de l'Aquarium, 2017. © Bruno Laprade.

p. 131 : © Nicolas Bruan.

www.johnnylebigot.com



GÉRARD VENTURELLI

JOHNNY LEBIGOT NE PEUT RÉSISTER AUX ASSAULTS DE LA TENTATION...

Au milieu du XVIII^e siècle, les deux naturalistes Buffon et Linné, décident de mettre de l'ordre dans la nature... Dans son ouvrage *Systema Naturae*, le suédois Carl von Linné popularise le système binomial de nomenclature qui désigne un être vivant par son nom générique (le genre) et son épithète spécifique (l'espèce). Son ambition est de nommer et de décrire par une phrase taxinomique d'une douzaine de mots l'ensemble des animaux, des plantes et des minéraux. Dans sa monumentale *Histoire Naturelle*, le français Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, en fait l'inventaire illustré. Là où l'un nomme et définit, l'autre évoque et décrit... Ce qui sera à l'origine de leur malentendu et de leur brouille.

Aujourd'hui, Johnny Lebigot chemine... Il chemine au travers de ces conceptions mais laisse les deux savants à leur rivalité. Son projet n'est pas scientifique, il est d'une autre nature...

Et en homme qui marche, à l'intersection de ces dénominations, il arpente ces histoires (naturelles) et la nature elle-même ; il développe en lui, à la croisée de l'histoire et de son objet, à la croisée de ses pérégrinations, une épaisseur de substances et de matières, vitales à sa propre constitution. Il y inscrit cette mémoire, cette épaisseur de la nuit (comme on dit la nuit des temps dans le brouillard des souvenirs), ce désir de rendre présent l'absent, de faire remonter les dessous, les sous-jacents... Il détermine lentement de ses « chemins pen-sifs » un lieu que la pensée active. Un lieu et un espace d'investigation (par la recherche de traces, d'empreintes, de témoins) dont il fait son univers et il traverse ces répertoires et ces recensements au gré de ses voyages qu'il cultive avec la passion d'une curiosité infinie, en archéologue de la nature. Johnny Lebigot dessine un autre tableau d'exposition de ses recherches. Ce qu'il veut nommer est d'une autre nature ! Il s'aventure alors à une cartographie dont les repères esquissent et se risquent à d'autres incertitudes, à un aléatoire de l'expérimentation...

Dégagé de toute préoccupation d'entomologiste ou de botaniste, il explore ces matières vivantes pour mettre en évidence leurs substrats, l'en deçà de leurs apparences ; une mise au jour d'un non encore vu, d'un non encore dit de ces matières extraites de leur univers natu-

rel et qui se présentent dans la nudité de leur scission de l'ensemble qui les incorporait et les dissimulait. Une mise à nu dans la fragilité et la violence...

À pied, il collecte, recueille les débris, les rebuts, les laissés pour compte de la botanique et des sciences de la nature... leurs branches mortes – celles dont l'usage est sans devenir, exclues, hors service –. Il rassemble ces lambeaux et ces bribes qu'il accueille dans son atelier devenu le laboratoire d'une reconquête d'identité.

Il assemble, pièce par pièce, ces fragments de l'histoire, ces ossements qu'il exhume en archéologue des extraits de l'oubli. Il tente, ni une reconstitution ni une réhabilitation (ce n'est pas son exercice), il tente juste un recuei-lement et donne à ces bribes la capacité de survivre à leur disparition. Il insuffle à ces rescapés des traumatismes de la vie, par leur seule présence, le droit au témoignage.

Et il nous offre, de surcroît, la possibilité de combler les trous de notre mémoire et de nous éviter l'indifférence, l'amnésie ou le déni.

Ces « objets » deviennent alors des figures... Des figures métaphoriques dans l'ombre desquelles se projettent d'autres fantômes de l'Histoire, bien autrement terribles et qui font surface en une « mémoire de l'infigurable ».

Incipit tragœdia ! La tragédie commence !

Au gré du pas à pas qui le mène et au fil d'un impensé qui s'écoule en lui, ses pieds et son regard se prennent à des intuitions, à un irraisonné en acte. Dans un excès de vitesse de la perception – état second s'il en est, mais vital pour saisir au vol des états possibles de la

matière et de soi-même – il intrigue, manipule et manifeste...

Sur la table des opérations, en chirurgien de l'histoire, dans la profusion et la confusion des genres et des espèces, il opère : par transmutation, transplantation, transmigration, transposition... par tous ces actes qui disent le passage d'un état à un autre, par tous ces « trans » qui désignent un état de transe particulier : celui de la poïesis.

En linguistique, la racine s'obtient après élimination de tous les affixes et désinences. L'affixe étant l'élément qui s'agglutine au radical d'un mot, soit avant (préfixe), soit après (suffixe), soit à l'intérieur (infixe) pour en modifier le sens ou la fonction. Les désinences étant la partie variable de la fin d'un mot.

À ce titre, Johnny Lebigot frotte, nettoie, sépare ce qui ferait obstruction à une lisibilité ou à un plus de visibilité... il gratte jusqu'à l'os pour irriter, irradier la nudité et l'affirmer à vif dans un dépouillement plus que de nature. Pour ébranler ainsi un plus de vibrations, pour produire une onde de choc, un saisissement...

À la racine, il y a toujours un nerf ! Et ses ramifications. Et les branches ainsi « travaillées » en sont d'autant plus stimulées, électrisées, dans un état de surtension, de commotion irréductibles...

Il opère jusqu'à trouver l'emboîtement possible – là où ça boîte, là où ça s'ouvre – et mettre en action des conjonctions, des connexions inédites d'images. À la racine d'un pied, il y a toujours une autre rime possible !

En d'autres lieux, qu'il nomme des empierrements, en ces lieux où le végétal s'éprend du minéral en une noce incongrue et intempestive, il met en scène ces rencontres improbables où le végétal semble se lapidifier et où le minéral, de part sa forme et ses anfractuosités, semble prendre figure humaine. Une figure où seuls quelques signes implacables impriment leurs connotations humaines avec une évidence d'attribution.

Et on assiste alors à ce mariage d'une tête et de ses appendices membrés ou démembrés, se débattant de leurs nouveaux accoutrements contre-nature (et pourtant naturels) sans qu'aucune main humaine n'y ait mis son empreinte. Et ces corps de la nature deviennent, exposés ainsi, des Vanités d'un genre paradoxal où, effet de miroir, c'est la nature elle-même qui énonce sa nature éphémère et vaine face à la mort ! Face à la nôtre !

Quand la nature se joue de nos reflets et réflexions, de cette mémoire que l'on ne peut représenter mais qui hante notre histoire ! Comment penser ces plaies, comment panser ces déchirements à vif ?

Johnny Lebigot ne le sait pas davantage. Il expose la question. Sans affect mais à nu. Simplement en accueillant ces résidus qu'il sauve des poubelles de l'Histoire. Et leur permet, non pas une seconde vie, mais une autre destinée qu'il détourne de l'insupportable fatalité.

Il donne existence à une métamorphose, à une incarnation d'un genre hybride par la mise en scènes de ces croisements féconds en images ouvertes dont l'épuisement de sens ne peut se

circonscire... Il dissèque alors l'anatomie de notre condition humaine !

En d'autres lieux encore, dans la confidentialité de cabinets de curiosités, se proposent des « scènes de genre » dont le raffinement et la subtilité, la fragilité et la délicatesse des éléments incorporés se métamorphosent en des caresses poétiques où grouille sous nos yeux surpris en flagrant délit de délectation, un univers où s'ébattent de noires fantaisies dans le souvenir de Jérôme Bosch et de Jacques Callot, « le Michel Ange du burlesque » comme le dit Victor Hugo en maître des divagations et des extravagances, qui sait si bien que les nuits de l'excès sont aussi en nous...

Ici s'agite, derrière des sortes de vitrines, pour mieux les contempler, le bestiaire iconoclaste où grince en des sortes d'anamorphoses, l'anamnèse morphologique de nos turpitudes et de nos frayeurs. Un anthropomorphisme dont les détails, si infimes soient-ils, connotent en nous des significations insoupçonnées et ravivent le flottement de réminiscences angoissantes.

Et pourtant, rien ici ne prédispose à ces noirs desseins. Chaque élément (de nature), dans « l'innocence » de ce qu'il est (os, plume, fragment de branche, cartilage, mousse...) devient par des manipulations consécutives, le lieu d'allégresse des affres de nos peurs.

Une auscultation, une *commedia dell'arte* revisitée sous les auspices du dérèglement, une anatomie de nos cauchemars !

En tout lieu, Johnny Lebigot construit... Il est l'architecte des entrelacements et des croise-

ments où la ligne droite n'est pas de mise. Tout se courbe, s'incurve, incube dans la gestation d'une œuvre dont la nature se pourvoit de la nature elle-même. Autre paradoxe quand on sait l'histoire conflictuelle des rapports entre l'Art et la Nature ! De leurs relations qui, depuis la caverne de Platon, entretiennent des polémiques qui survivent encore.

Ici, la trame diverge ! Ce sont des enlacements, des enchevêtrements inlassables, des sinuosités, des méandres organiques qui circulent, tels des fluides, tels des influx qui irriguent de leurs substances chaque élément constitutif.

Ici, rien de discursif... Il s'agit de laisser aller ses sensations et ses pensées au fil de leurs apparitions, de leurs émergences, au gré d'un « gai savoir » nietzchéen, comme le font la métaphore et la métonymie, les mécanismes au travail du rêve. Il s'agit de [re]trouver à la racine, à l'origine, ce que le signifiant exprime de signifié disparu, enfoui dans des représentations refou- lées.

Johnny Lebigot nous transporte dans l'univers du symbolique, en jouant des substitutions, d'un « pas de sens » qui produit alors un gain de signification et de jouissance.

Johnny Lebigot préfère les déviations, les détours et les chemins de traverse. Il arpente en solitaire les territoires de ses rêveries, celles où s'élaborent dans le vague de ses mouvements, les images nocturnes de ces déplacements du désir et de ses révélations.

Il joue du genre et de l'essence de chaque espèce pour en froisser le regard et ouvrir les images par des jeux sur les ambiguïtés, les

paradoxes et les ambivalences des définitions et des attributions. Il nous invite à d'autres itinéraires, à d'autres décalages de la pensée, à d'autres hiatus ou lapsus à même de provoquer des horizons nouveaux, des virginités insoupçonnées.

Ses manipulations donnent forme à des figures emblématiques ou totémiques dans l'immémorial de l'Histoire tant brûle en lui, le désir d'être au plus près (à la racine fantasmé) de ce lointain dont parle Walter Benjamin, pour en définir l'aura. Et que son œuvre soit cette unique apparition d'un lointain, la condensation en l'instant inaugural de son apparition, du passé en son présent.

Il construit un monde, donc une œuvre, puisque *mundus est fabula*, l'univers est un mythe, dit Descartes... Il fabrique le théâtre de visions fantasmagoriques dans la pénombre du trouble de nos appréhensions et de nos frémissements. En un avènement qui sidère toute attente...

Il détraque la mécanique par des facéties énigmatiques et enjouées, par des diableries et des créatures fantasques dans un théâtre des mystères fait de myriades et de débauches de configurations, survivance d'images archaïques d'un moyen âge riche en patrimoine ; un foisonnement hybride de figures de sphinx, de chimères, de processions et de sabbats hétéroclites... De bizarreries, de sortilèges en bouffonneries, d'aberrations en mutations et en contaminations, il libère ce pandémonium de copulations (en chimie, condensation de composés) en une apocalypse où gargouillent les mille et une nuits de nos tourments et de nos frustrations.

Johnny Lebigot ne peut résister aux assauts de la tentation : telle est sa malice et sa cruauté, dans un monde aujourd'hui dépourvu de toute rédemption... Mais une arche fantôme vogue à l'horizon...

Il se laisse aller, par des pieds de nez et des pirouettes, à subvertir en une charivarique « Cour des Miracles », toutes ces figures qui deviennent, sous ses doigts, les marionnettes agitées et désobéissantes, de stratagèmes oniriques qui défient les lois de la pesanteur et nous lévitent de l'autre côté du miroir...

Il n'est pas un ange annonciateur, mais un témoin de l'immanence de notre histoire. Il est ce contemporain, cet anachronique, qui (se) joue des modes et des temps, des genres et des espèces. Il est cet homme singulier qui signe là une œuvre hors champ de ce qui est imposé dans les *white cubes* aseptisés et mortifères de nos espaces contemporains d'exposition.

Il revendique une œuvre qui ne s'expose pas, mais qui expose celui qui la croise, à de sérieuses perturbations, à un sacré coup de soleil ou à une illumination.

GÉRARD VENTURELLI
Peintre.